

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 16 juillet 1896, à 1 heure.

Par JEAN BAPTISTE SÉVIN

ÉTUDE

SUR

L'HYGIÈNE DES PRISONS

MAISON D'ARRÊT DU HAVRE

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

*Juges : MM. } HUTINEL, professeur.
 } CHARRIN, MÉNÉTRIER, agrégés*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

HENRI JOUVE

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
15, Rue Racine, 15

1896

440

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Faculté de médecine de Paris

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 16 juillet 1896, à 1 heure.

Par JEAN-BAPTISTE SÉVIN

ÉTUDE

SUR

L'HYGIÈNE DES PRISONS

MAISON D'ARRÊT DU HAVRE

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

*Juges : MM. { HUTINEL, professeur.
 { CHARRIN, MÉNÉTRIER, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

HENRI JOUVE

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15. Rue Racine, 15

1896

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Doyen.	Professeurs	M. BROUARDEL.
Anatomie		MM.
Physiologie		FARABEUF.
Physique médicale.		CH. RICHET.
Chimie organique et chimie minérale.		GARIEL.
Histoire naturelle médicale.		GAUTIER.
Pathologie et thérapeutique générales.		N.
Pathologie médicale.		BOUCHARD.
Pathologie chirurgicale.		DIEULAFOY.
Anatomie pathologique		DEBOVE.
Histologie.		LANNELONGUE.
Opérations et appareils.		CORNIL.
Pharmacologie.		MATHIAS DUVAL
Thérapeutique et matière médicale.		TERRIER.
Hygiène.		POUCHET.
Médecine légale.		LANDOUZY
Histoire de la médecine et de la chirurgie		PROUST.
Pathologie comparée et expérimentale.		BROUARDEL.
		LABOULBENE
		STRAUS.
		G. SEE.
Clinique médicale.		POTAIN.
		JACCOUD.
		HAYEM.
		GRANCHER.
Maladie des enfants.		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale		FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.		TILLAUX.
		BERGER.
Clinique chirurgicale.		DUPLAY.
		LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires.		GUYON.
Clinique ophthalmologique.		PANAS.
Clinique d'accouchements.		TARNIER.
		PINARD.

Professeur honoraire

M. PAJOT.

Agrégés en exercice.

MM.			
ACHARD	GAUCHER	MARIE	SEBILEAU
ALBARRAN	GILBERT	MÉNÉTHIER	THIERRY
ANDRE	GILLES DE LA	NELATON	THOINOT
BAR	TOURETTE	NETTER.	TUFFIER
BONNAIRE	GLEYS	POIRIER, chef des	VARNIER
BROCA	HARTMANN	travaux anatomi-	WALTHER
CHANTEMESSE	HEIM	ques.	WEISS
CHARRIN	LEJARS	BETTERER	WIDAL
CHASSEVANT	LETULLE	RICARD	WURTZ
DELBET	MARFAN	ROGER	

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES FRÈRES ET A MES SŒURS

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR LABOULBÈNE

Médecin honoraire des Hôpitaux
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur



ÉTUDE
SUR
L'HYGIÈNE DES PRISONS

MAISON D'ARRÊT DU HAVRE

AVANT-PROPOS

L'hygiène, d'après M. le professeur Proust (*Traité d'hygiène*, préface, 1877), s'est affirmée au berceau même des sociétés. Chez les unes, elle s'est inspirée de tendances sacerdotales et religieuses, chez d'autres, elle a pris pour guide les idées civiles et législatives. Il suffit de citer les Juifs avec Moïse d'une part, les Grecs avec Lycurgue d'autre part.

Les Romains également s'occupèrent beaucoup de l'hygiène. Puis vint le moyen-âge où l'idée reli-

gieuse dominant en maître, on ne s'occupa plus que de l'esprit, et les soins du corps furent relégués au second plan. C'est l'époque où l'hygiène perdit presque complètement ses droits, lorsqu'apparut la Renaissance qui lui donna un nouvel essor.

Enfin, c'est à notre époque que l'on s'est le plus occupé de cette intéressante question et toutes les classes de la société en ont bénéficié, même les détenus. On a compris que pour faire rendre à ces hommes un travail utile à cette société pour laquelle ils sont un danger, il fallait ménager leur santé dans la mesure du possible. Aussi, sous l'influence des médecins directeurs des prisons, soucieux de leurs devoirs et voulant pour tous la vie et la santé, les prisons sont devenues des habitats, sinon convenables, du moins supportables et où la mortalité a beaucoup diminué.

C'est ce qui est arrivé pour la maison d'arrêt du Havre, comme nous allons le prouver dans la suite de ce travail. Par suite des mesures prises, il a été possible de traverser, avec une immunité remarquable, plusieurs terribles épidémies, dont deux surtout furent très meurtrières en ville, l'une de choléra, l'autre de fièvre typhoïde. On eut dit que la prison était protégée par un véritable cordon sanitaire.

Nous nous proposons dans ce travail de donner un aperçu général de la maison d'arrêt du Havre, d'y indiquer le régime hygiénique et alimentaire des détenus, et enfin de montrer l'état sanitaire des dix dernières années. Dans cette dernière partie

nous ferons voir surtout comment on a pu obtenir une prophylaxie très satisfaisante au point de vue des maladies épidémiques et contagieuses.

Mais avant d'aborder notre sujet qu'il nous soit permis d'adresser aux maîtres qui ont guidé nos études médicales, l'expression de notre sincère reconnaissance.

Nous adressons tous nos remerciements à nos maîtres de l'école de Rennes, particulièrement à MM. les D^{rs} Dayot père et Regnault qui dirigèrent nos débuts dans la clinique chirurgicale et médicale.

Que M. le D^r Perrin de la Touche, alors chef des travaux anatomiques, et dont nous avons été l'interne nous permette de lui témoigner ici notre gratitude pour son enseignement net et précis, ses conseils éclairés qui nous initièrent à la connaissance de l'anatomie.

Nos plus vifs remerciements à M. le D^r Ferrand et à M. le professeur Potain pour la bienveillance et la sollicitude qu'ils n'ont cessé de nous témoigner pendant notre stage dans leur service.

Pendant notre séjour dans les hôpitaux du Havre, tous les chefs de service nous ont témoigné la plus grande bienveillance ; MM. les D^{rs} Bernarbeig, Lenormand, Balard d'Herlinville, dont nous avons eu l'honneur d'être interne, nous ont fait le plus cordial accueil et nous ont toujours aidé de leurs sages conseils.

Nous prions M. le D^r Caron, médecin des hôpi-

taux du Havre, médecin chef de la maison d'arrêt, à qui nous devons le sujet de cette thèse, de vouloir bien accueillir l'assurance de notre profonde reconnaissance et de toute notre gratitude.

Nous n'aurons garde d'oublier M. le Gardien-chef Briand qui s'est toujours mis avec bienveillance à notre disposition pour les renseignements que nous lui avons demandés.

Que M. le professeur Laboulbène qui nous a fait le très grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse, reçoive l'hommage de notre reconnaissance et de nos remerciements.





DISPOSITION DE LA MAISON D'ARRÊT DU HAVRE

La prison du Havre a été construite en 1860, sur un terrain marécageux et peu salubre.

Les fondations sont des colonnes de maçonnerie faites avec du béton ; le tout est recouvert d'une couche d'asphalte.

La disposition est celle des prisons actuelles, c'est-à-dire celle d'un plan rayonnant.

Le surveillant, placé au centre dans une rotonde construite à cet effet, peut plonger ses regards dans toutes les galeries qui correspondent à des secteurs. Le long de ces galeries se trouvent les cellules affectées aux détenus ayant enfreint le règlement où désirant subir leur peine isolés des autres.

En effet, la prison du Havre, quoique assimilée

aux maisons centrales, n'est pas un établissement cellulaire, mais destinée seulement aux individus dont la peine ne dépasse pas six mois (1).

1. Armand B. Paulier. *Manuel d'hygiène publique et privée*, page 627.





RÉGIME HYGIÉNIQUE ET ALIMENTAIRE DES DÉTENUS DANS LA PRISON DU HAVRE

AÉRATION.

L'aération ne se fait pas par un ventilage spécial, mais simplement par ouverture des fenêtres. Quoique pratiquée le plus possible sur l'ordre du médecin chef, elle est cependant insuffisante, à cause de l'accroissement incessant de la population du Havre et par suite de celui du nombre des détenus. Au lieu d'être 220 à 250, ils sont habituellement au nombre de 350 à 400 et souvent plus.

Cependant malgré cela, l'état sanitaire reste bon, comme nous le verrons dans la suite de ce travail. Il est vrai de dire que la plus grande propreté règne dans les ateliers et les dortoirs. Un de ces derniers présente des conditions très défectueuses, car il est pourvu d'ouvertures vraiment trop étroites. Ce ne

sont que des lucarnes au lieu de fenêtres; de plus il est situé sous le toit.

COSTUME.

Le costume est le même que celui de toutes les prisons de France. A savoir :

Vêtements :

1. — Un pantalon gris en laine (les vieux servent l'été).
2. — Une veste en laine.
3. — Un gilet.
4. — Un béret.
5. — Chaussons.
6. — Sabots.

Linge:

1. — Un caleçon en toile.
2. — Une chemise en toile.
3. — Une cravate.
4. — Un mouchoir.

Les femmes reçoivent :

Vêtements :

1. — Une robe en laine.
2. — Un jupon.
3. — Un corset.
4. — Des bas.
5. — Cornette.
6. — Chaussons.
7. — Sabots.

Linge :

1. — Une chemise en toile.
2. — Un fichu.
3. — Une cornette de nuit.
4. — Mouchoirs.
5. — Tablier de toile.
6. — Linges pour leurs règles (1).

Chaque détenu reçoit en outre deux essuie-mains individuels.

Ces vêtements sont tenus en bon état et sont donnés seulement aux détenus accomplissant une période de trois mois. Cependant ceux qui arrivent pour un laps de temps moindre et qui ont des vêtements par trop usés et incapables de garantir suffi-

1. D^r Laurent. *Maladies des prisonniers*, p. 15.

samment du froid, sont pourvus de l'habit pénitentiaire.

RÉGIME ALIMENTAIRE.

Quant au régime alimentaire, il est comme partout de 850 grammes de pain pour les hommes (y compris le pain de soupe) et de 800 grammes pour les femmes.

La viande avec la modicité des prix accordée aux entrepreneurs qui acceptent de nourrir les détenus, n'est prise que dans les bas morceaux. Peut-être ne présente-t-elle pas un degré nutritif suffisant, mais il est veillé avec soin à ce qu'elle soit fraîche et non avariée.

Par contre les cuisines sont dans un état de propreté très satisfaisant, la cuisson et l'apprêt des aliments bien surveillés et faits avec soin.

De plus, il est permis aux prisonniers d'avoir des suppléments pris sur le gain de leur travail. Malgré cette nourriture quelquefois insuffisante pour certains détenus, ceux-ci conservent un état prospère la plupart du temps, et plusieurs que nous avons interrogés, ont répondu qu'ils engraisaient à la Maison d'arrêt. Ce fait a d'ailleurs été constaté par les personnes qui peuvent pénétrer dans cet établissement ou sont en contact avec les prisonniers.

Les réfectoires sont pourvus de tables en bois blanc où chaque détenu a son casier. Elles sont lavées

tous les jours, séchées et essuyées et de plus souvent passées au grattoir. Après chaque repas, les fenêtres sont ouvertes et l'on peut pénétrer dans ces réfectoires; il ne s'y exhale aucune odeur.

Les gamelles sont lavées à l'eau chaude, après les repas, essuyées avec des linges secs et propres et visitées par un gardien qui y est préposé chaque jour. Souvent le gardien-chef lui-même y veille.

JOURNÉE ET TRAVAIL DES DÉTENUS.

Le lever a lieu à 5 heures en été, à 6 heures dans l'hiver; à 8 heures se donne la soupe et à 3 heures le principal repas. Enfin à 8 heures, les détenus se couchent. Le dimanche le lever a lieu une heure plus tard.

1. La boisson des prisonniers est de l'eau des sources de Saint-Laurent pendant l'hiver. Cette eau incriminée par quelques savants, doit être pure, puisque la fièvre typhoïde qu'elle est accusée de propager, règne moins à la prison qu'en ville. Pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, la boisson est ainsi composée :

Eau pure	1000 litres
Gentiane	1 kilog.
Mélasse	3 kilog.
Feuilles de noyer	500 gr.
Houblon	250 gr.
Acide tartrique	200 gr.
Essence de citron	4 gr.

Tous les prisonniers, moins les cellulaires, font une promenade de 1 heure le matin et 1 heure le soir, dans les préaux qui sont d'ailleurs spacieux et où les rayons du soleil peuvent facilement pénétrer.

Dans les ateliers, l'éclairage se fait au gaz. Il est très suffisant, chaque bec ayant un abat-jour et servant à éclairer au plus de sept à huit hommes.

Ce qui laisse beaucoup à désirer, c'est le chauffage. Il n'a pas lieu au moyen de calorifères qui ont été supprimés sous prétexte d'économie mal comprise, mais au moyen de poêles métalliques qui sont toujours un danger. Les cellules d'isolement ne sont même pas chauffées du tout. De plus, la ventilation est très imparfaite et ne se fait que par l'ouverture des fenêtres, ce qui joint à l'encombrement que nous avons signalé est une mauvaise condition hygiénique.

Il est vrai de dire que les industries auxquelles sont employés les détenus, ne sont ni fatigantes, ni malsaines, ainsi que cela se voit dans certaines prisons de Paris, la Santé, par exemple (vannerie, confection de sacs de toile, de cuir factice, etc., etc.).

Les principales sont : la confection de sacs de papier, de chaussons en lisière, le triage du café, qui permettent aux détenus de gagner en moyenne 1 fr. 25 à 1 fr. 50 par jour.

Ces industries ne comportent pas de poussières irritantes et n'exercent aucune action néfaste sur la santé des prisonniers.

SOINS DE PROPRETÉ.

Nous arrivons maintenant à une question qui est pour beaucoup dans la santé de l'individu : ce sont les soins de propreté. Tous les matins, au lever, les détenus sont obligés de se nettoyer et en cela les prescriptions du médecin-chef sont ponctuellement exécutées. Le lavage de la tête, du cou et des mains est strictement surveillé, et aucun détenu n'y échappe.

Chaque prisonnier est astreint à un bain de propreté par mois, en temps ordinaire. Cela n'est certes pas suffisant ; mais il est permis à tous ceux qui le désirent d'en prendre plus souvent, tous les huit jours, par exemple et jamais on ne le refuse.

Les bains que l'on donne sont des bains douches : une salle est affectée aux hommes et une autre aux femmes. Quatre détenus peuvent y être ensemble ; ils doivent se nettoyer tout le corps avec du savon noir donné en quantité nécessaire.

Un nouveau détenu est-il amené, aussitôt on le fait prendre un bain, alors même qu'il n'eût été que 24 heures en liberté. En temps ordinaire, les vêtements de presque tous les arrivants sont désinfectés, c'est-à-dire, passés à l'étuve. S'il survient une épidémie, on redouble de précautions et tous les vêtements sont désinfectés avec un soin particulier.

Les entrants sont isolés jusqu'à l'arrivée du médecin et en temps d'épidémie déclarée gardés en ob-

servation pendant plusieurs jours. Toutes ces prescriptions sont exécutées et sont dues à l'initiative du D^r Launay, ancien médecin chef de la prison, qui a consacré sa vie entière aux questions d'hygiène. Une part de cet honneur revient également à M. le D^r Caron, médecin chef actuel.

En résumé, malgré l'exiguité des locaux affectés aux détenus, l'encombrement fréquent de ces derniers, malgré beaucoup d'améliorations qui exigeraient d'être faites et que nous signalerons, il est juste de reconnaître que l'on essaie d'appliquer les principes de l'hygiène autant qu'on le peut. Aussi a-t-on obtenu des résultats excellents au point de vue de la santé des détenus et de leur préservation des maladies épidémiques, ainsi que nous le verrons dans la suite de ce travail.

ÉGOUTS.

Depuis quelque temps toutes les grandes villes s'ingénient à posséder un système d'égouts qui leur assure une immunité aussi grande que possible au point de vue de la contagion que peuvent donner les impuretés d'un grand centre. On doit dire qu'au Havre presque rien n'a été fait de ce côté et en particulier les égouts qui desservent la maison d'arrêt sont installés d'une façon absolument défectueuse.

Ils sont placés au-dessous et possèdent des tuyaux de conduite qui entraînent directement à la mer les

eaux vannes de l'établissement. La pente de ces tuyaux de conduite est très faible et, en outre, ils ne possèdent aucun système de chasse qui permette de les balayer par des courants d'eau.

Il arrive ceci, lorsque la marée est assez forte, l'eau de la mer remonte jusqu'à la prison, entraînant avec elle beaucoup de limon qui encombre les tuyaux de conduite. De là, nécessité d'un nettoyage très difficile à exécuter, car il faut apporter l'eau afin de pouvoir chasser à nouveau dans les tuyaux de conduite les impuretés charriées par la mer. Ce travail est exécuté par les détenus aussitôt après les marées qui occasionnent ce reflux. Du reste, les égoûts sont nettoyés tous les matins et on y sème très souvent de l'hypochlorite de chaux. Rien n'est plus défectueux que ce système, d'ailleurs pour s'en convaincre, il suffit de lire à ce sujet les remarquables pages écrites par M. le professeur Proust et par beaucoup d'autres hygiénistes (1).

Les vidanges et autres immondices, tels que : eaux grasses, déchets, etc., sont recueillis dans des tinettes en fer blanc qui, tous les soirs enlevées par un cultivateur des environs sont aussitôt après lavées à grande eau et désinfectées également à l'hypochlorite de chaux. Les fosses d'aisances des cellules sont l'objet d'un soin particulier car si on n'y veillait scrupuleusement, elles se videraient mal et seraient une source d'infection.

1. A. Proust. *Loco citato*.

On voit par là, combien de minutieuses précautions exige cette partie de l'établissement pour permettre aux détenus de jouir d'un état de santé satisfaisant.

SERVICE MÉDICAL

Le service médical est assuré par un médecin chef ou à son défaut, par un médecin adjoint. La visite a lieu tous les jours, excepté le dimanche et les jours fériés. Comme nous l'avons déjà dit, les entrants sont isolés jusqu'à ce qu'ils aient été vus par le médecin. Ils sont examinés soigneusement au point de vue des maladies qu'ils peuvent avoir et surtout au point de vue des maladies épidémiques et contagieuses. Si l'un d'eux est suspect, on l'isole immédiatement jusqu'à ce que l'on puisse poser un diagnostic certain, et cependant l'isolement est difficile à pratiquer à la maison d'arrêt.

D'abord, il n'y a qu'une infirmerie à pièce unique, pour les femmes, sans salle d'isolement, de sorte que pour celle-ci, l'on est obligé d'avoir recours à des pièces ayant une autre destination que celle de recevoir des malades et l'on sait qu'ici, tout est à l'étroit.

Pour les hommes, l'infirmerie se compose de deux pièces, l'une de huit lits, l'autre de six.

Ce dernier appartement constitue la salle d'isolement. Mais quelle salle d'isolement !

Elle est séparée de l'autre par une simple cloison et communique avec elle par une porte.

Aussi pour en faire un lieu d'isolement, on condamne la porte de communication le mieux que l'on peut.

Eh bien! nous allons voir que cependant l'état sanitaire de la prison reste bon, et nous étudierons ce qu'il a été, pendant les dix dernières années. Ce sera la seconde partie de notre travail.





ÉTAT SANITAIRE DE 1886 A 1896

La mortalité des prisonniers, a dit le D^r Laurent (1), ancien interne à l'infirmerie centrale des prisons de Paris, a toujours été relativement beaucoup plus considérable que celle des gens libres. »

C'est ce qu'avait déjà constaté Villermé en 1829.

En 1849, Boileau Castelnau (2) assurait que la mortalité est cinq fois plus forte chez les détenus que chez les individus libres du même âge ou du même sexe.

Les statistiques de Ferrus (3) montraient d'autre part, que dans les Maisons Centrales, la moyenne de la mortalité était pour les hommes de un décès sur 12,37 et pour les femmes un décès sur 15,70.

1. Laurent. *Les maladies des prisonniers*, page 29.

2. Boileau Castelnau *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1839.

3. Ferrus. *Des prisonniers, de l'emprisonnement et des prisons*. G. Baillon. Paris, 1849.

Eh bien ! dans la ville du Havre, la mortalité de la population libre est d'environ 31 pour 100, tandis que celle des détenus atteint à peine le chiffre de 12 à 15 pour 1000.

Il est vrai de dire que la maison d'arrêt n'est pas une maison cellulaire, et que le régime pénitentiaire n'est pas aussi rigoureux que dans les Maisons Centrales. L'homme isolé passant ses jours enfermé dans une cellule est beaucoup plus enclin à la maladie que celui vivant en société avec ses semblables, même lorsqu'il est soumis à une discipline sévère comme celle des prisons. Il ne nous appartient pas de rechercher pour quelles raisons.

Les causes qui influent sur la santé des prisonniers sont pour Coindet (1) : la tristesse morale, la prescription du silence et la privation d'exercice en plein air. Villermé (2) incrimine surtout l'humidité et particulièrement le froid humide. « Les effets du séjour dans les prisons, dit-il, sont les mêmes que ceux que l'on observe dans les autres habitations basses, humides et obscures ; ils n'en diffèrent comme leurs causes que par plus d'intensité. Ce sont : le rhumatisme, les catarrhes opiniâtres, la diarrhée, l'étiollement, la mollesse des chairs, la bouffissure, l'anasarque, le scorbut, les cachexies diverses, la langueur et l'étiollement au physique et au moral. »

Ces causes sont certes très réelles, mais il faut

1. Ch. Coindet. *Observations sur l'hygiène des condamnés. Annales d'Hygiène publique et de médecine légale*, 1839.

2. Villermé. *Art. Prisons du Dictionnaire en 60 volumes*.

aussi tenir compte de la misère physiologique d'un assez grand nombre de détenus à leur entrée. Beaucoup sont débilités par des privations antérieures et l'on a remarqué plusieurs fois que les mendiants, les vagabonds, les criminels, d'habitude allaient plus souvent à l'infirmerie que les condamnés pour la première fois.

Ceci étant établi, nous allons voir quel a été l'état sanitaire de la prison du Havre dans ces dix dernières années, et nous ferons surtout ressortir comment elle a traversé les époques d'épidémies qui ont ravagé la ville.

Année 1886.

Pendant cette année les maladies infectieuses furent rares à la maison d'arrêt du Havre et n'occasionnèrent aucun décès.

Au point de vue de la fièvre typhoïde voici ce que l'on trouve au rapport médical du Dr Launay, alors médecin chef de la prison. « Nous n'avons eu à traiter, dit-il, au cours de l'année 1886, aucun cas de fièvre typhoïde pour les détenus, bien que cette affection fût assez fréquente en ville où l'on a constaté 82 cas suivis de décès. Ce fait mérite d'être signalé parce que la prison du Havre présente des conditions hygiéniques peu favorables, en raison du système de réception et d'évacuation des vidanges

1. Dr Launay. *Rapport médical de 1886*, page 7.

et du réseau d'égouts situés peu profondément et dont la minime déclivité ne permet point un écoulement rapide des eaux vannes. Je dois dire qu'il est remédié à ces inconvénients dans la mesure du possible par les soins incessants de propreté dont ces dépendances de la maison sont l'objet et par des désinfections largement pratiquées chaque jour ».

Déjà à cette époque, comme on peut s'en rendre compte, l'hygiène était strictement pratiquée à la prison et tandis qu'en ville sur une population de moins de 100.000 habitants, il y eut 82 décès, à la maison d'arrêt, il n'y eut pas un seul cas, non seulement de mort, mais de fièvre typhoïde.

A signaler cette même année 1886, quatre cas d'angine couenneuse d'une gravité relative et cinq cas de cholérine. Cependant, cette dernière affection fut très fréquente en ville pendant toute la saison chaude.

L'érysipèle qui régnait au dehors en 1885 eut un retentissement dans la maison d'arrêt et s'éteignit en février 1886, donnant deux cas pour cette dernière année, en janvier et février et un seul au mois d'août.

Quelques cas de variole furent importés en ville plus particulièrement pendant les troisième et quatrième trimestres, alors que cette affection régnait à l'état épidémique à Rouen, Bolbec, Saint-Romain et sur plusieurs autres points du département. Grâce aux mesures prophylactiques appliquées en temps opportun, vaccinations et revaccinations, désinfect-

tion régulièrement pratiquée, examen minutieux des entrants, tenus isolés s'ils étaient suspects, la maladie ne fit point son apparition à la maison d'arrêt. Les prisonniers qui devaient être transférés à Rouen au moment où l'épidémie battait son plein furent vaccinés et revaccinés avec un soin spécial.

Dès cette époque la maison d'arrêt était insuffisante à cause de l'accroissement progressif de la population, de sorte que le médecin chef exprimait ses craintes, disant se trouver fort embarrassé pour pratiquer l'isolement nécessaire si une maladie contagieuse envahissait l'établissement. C'est cette année que furent installés les bains-douches pour les hommes. Le quartier des femmes fut pour cette fois encore délaissé.

Il entra à la maison d'arrêt :

3433 hommes.

1236 femmes.

Ce qui fait un total de 4669 personnes qui toutes furent examinées dès le premier ou le second jour de leur détention. Il se présenta à la consultation :

1352 hommes.

289 femmes.

Les affections les plus fréquentes furent la bronchite, la diarrhée, le rhumatisme aigu ou chronique, des contusions, des plaies sans gravité des ulcères variqueux.

Le nombre des décès fut de 8 dont un enfant mort né et pas un d'eux n'eut pour cause une maladie épidémique. La phtisie fut la maladie qui occasionna le plus de ravages puisqu'elle donna trois cas de mort.

Année 1887

En lisant le rapport médical de cette année, on voit les craintes que donnent au médecin chef, l'exiguïté de la prison. En effet, par suite de l'accroissement rapide et incessant de la population, on trouve à la maison d'arrêt une moyenne de 345 détenus au lieu de 250 qui devrait être le chiffre maximum. De là un certain encombrement, un état hygiénique forcément défectueux, suffisant pour paralyser les efforts et les mesures de salubrité exigés en temps d'épidémie et cependant nous allons voir que malgré ces conditions vraiment fâcheuses, la prison resta un lieu d'immunité très satisfaisant pendant la terrible épidémie de fièvre typhoïde qui décima si cruellement la ville du Havre et ses environs.

Au mois de janvier, la variole qui régnait au dehors, fit son apparition à la maison d'arrêt. Il y eut quinze détenus atteints par cette maladie. Les malades furent isolés dans la mesure du possible; on affecta spécialement au traitement des varioleux l'une des deux salles de l'infirmerie. Toutes les mesures connues de désinfection furent strictement

appliquées pendant la durée de la maladie et après la guérison ou le décès.

Un seul des quinze détenus succomba; c'était un vieillard dont l'éruption avait été relativement bénigne, mais qui présentait les signes d'une profonde misère physiologique.

Au début de l'éruption, il avait eu des pétéchies nombreuses qui avaient fait porter un pronostic grave. Cet homme mourut presque subitement pendant la période de dessication.

Ce qui est remarquable, il n'y a eu aucun cas chez les femmes.

Au mois de mai, au moment où la variole cessait dans la Maison d'arrêt, la fièvre typhoïde prenait en ville une extension menaçante et devait faire un grand nombre de victimes. Du commencement de juin au milieu de novembre, cette maladie régna au Havre, à un état épidémique tel que depuis trente ans les médecins de la ville n'en n'avaient pas observé un semblable.

Toutes les classes de la population, tous les quartiers payèrent un large tribut à la terrible maladie, et le nombre des victimes fut considérable. Le nombre des décès occasionné par la fièvre typhoïde s'éleva au chiffre énorme de 409 dont 150 dans les hôpitaux. La mortalité qui dans les autres épidémies avait été seulement de 11 à 13 pour 100, atteignit 16 à 17 pour 100 et le nombre des personnes atteintes fut d'environ 2500.

Chacun sait que dans les casernes, dans les pri-

sons et en général dans les établissements à population condensée, l'encombrement est un des facteurs les plus actifs du développement et de la propagation de la fièvre typhoïde.

Joignons à ceci, en ce qui concerne la maison d'arrêt, les conditions peu favorables qui résultent du mode de réception et d'évacuation des vidanges, d'un réseau d'égoûts peu profondément situés et dont la minime déclivité nuit au rapide écoulement des eaux vannes, et l'on se rendra compte quelles difficultés on a eues à vaincre pour enrayer le redoutable fléau.

D'abord on se préoccupa de la question des eaux fournies pour l'alimentation des détenus et qui proviennent des sources de Saint-Laurent, situées à quelque distance de la ville. Plusieurs analyses et examens furent exécutés par les chimistes et les micrographes les plus autorisés, parmi lesquels il faut citer MM. les D^{rs} Chantemesse et Miguel.

Les résultats furent que les eaux de Saint-Laurent étaient pures et à l'abri de tout soupçon.

Il restait à lutter contre les autres modes de propagation par l'emploi large et méthodique de la désinfection d'une manière régulière et permanente. Il ne fallait pas, en effet, attendre l'invasion de la maladie dans la Maison d'arrêt, mais il fallait à tout prix l'éviter. L'aération et la propreté, si nécessaires dans un établissement à population condensée, furent largement pratiquées. Les ateliers, les dortoirs et toutes les dépendances de l'établissement furent

l'objet d'un redoublement de soins et de vigilance. Les désinfectants, comme à l'heure actuelle, étaient employés chaque jour en temps ordinaire, mais à ce moment on étendit leur action à tous les points, même à ceux seulement douteux et on les fit employer au lieu d'une seule fois par jour, deux ou plusieurs fois au besoin et au moment propice.

Les bouches d'égoûts et les lieux d'aisance étaient lavés et désinfectés deux fois par jour. Les tinettes des dortoirs et des ateliers lavées et désinfectées une à plusieurs fois par jour, étaient garnies de matières désinfectantes avant d'être remises en usage. Le sol des dortoirs était lavé avec de l'eau légèrement chlorurée et les locaux étaient largement aérés pendant le jour. Les mêmes mesures étaient appliquées aux ateliers dont l'aération avait lieu pendant la nuit. Dans l'infirmerie la désinfection fut appliquée de la manière la plus rigoureuse et la plus stricte lorsque la présence des malades l'exigea. A plusieurs reprises les deux salles furent soumises à des fumigations et badigeonnées au lait de chaux successivement, au moment où le nombre des malades permettait d'évacuer provisoirement l'une des salles.

C'est en prenant toutes ces précautions, en appliquant avec méthode les mesures de l'hygiène, qu'il ne se présenta que trois cas de fièvre typhoïde à la Maison d'arrêt, deux au mois de juillet, un au mois de septembre. « Un seul de ces cas, dit le médecin rapporteur, a été grave ; il s'est compliqué d'hé-

morrhagie intestinale; le détenu venant de Montivilliers où existait aussi l'épidémie, a dû être admis à l'infirmerie dès son entrée à la prison. Les trois malades ont guéri (1). »

Un détenu cependant succomba sous l'influence de l'épidémie. Cet homme entré à l'infirmerie pour une pneumonie double mourut le 30 septembre après avoir présenté les symptômes typhiques pendant les derniers jours de sa maladie. En face de ce nombre limité de malades parmi une population nombreuse présentant les conditions les plus fâcheuses de réceptivité, il faut bien reconnaître que les moyens prophylactiques méthodiquement appliqués, que la désinfection largement et surtout régulièrement faite ont eu pendant l'épidémie de 1887 un succès aussi complet qu'il était permis de le souhaiter. En ville, au contraire où les soins prophylactiques, l'usage régulier des désinfectants étaient négligés ou imparfaitement mis en œuvre, nous avons vu que les cas furent très nombreux et les morts considérables.

Pendant cette même année il entra à la prison :

3643 hommes.

1088 femmes.

Soit un total de 4,731 personnes.

Il se présenta à la consultation quotidienne :

1578 hommes.

301 femmes.

1. Launay. *Rapport médical de 1887*, page 22.

Six décès eurent lieu à l'infirmerie des hommes, aucun à l'infirmerie des femmes, et parmi ces dernières il n'y eut pas un seul cas de fièvre typhoïde.

Année 1888 :

A la prison, le mouvement de la population fut pour cette année 1888 :

3744 hommes.

1268 femmes.

Ce qui fait un total de 5,012 personnes.

Il vint à la consultation quotidienne :

1248 hommes.

353 femmes.

Et le nombre des détenus traités dans les infirmeries s'éleva à 101 pour les hommes et 18 pour les femmes. Pour les hommes le nombre des malades est au-dessous de la moyenne des deux années précédentes, pour les femmes il ne dépasse pas cette moyenne.

Il y eut en tout 11 décès, soit 8 pour les femmes. Ce qu'il y a de frappant, c'est qu'aucune de ces morts ne fut occasionnée par une maladie épidémique, car aucun cas ne se présenta à la Maison d'arrêt. Et cependant la fièvre typhoïde et la variole continuaient à régner en ville à l'état épidémique grave.

La fièvre typhoïde, qui l'année précédente avait occasionné 409 décès parmi la population Hâvraise, sévit d'une manière moins intense en 1888, en entraînant 288 décès. Ce dernier chiffre est encore très élevé si l'on se reporte en arrière et si l'on considère, que dans les archives de la ville, la mortalité par la fièvre typhoïde fut en moyenne de 77 décès par an pendant les 10 années de 1876 à 1886.

La variole qui existait au Havre, à l'état épidémique depuis les premiers jours de l'hiver 1886, continuait encore ses ravages en 1888 et elle donna cette même année, encore 150 décès. Les détenus, nous l'avons déjà dit, furent complètement épargnés par ces deux maladies. Mais plusieurs gardiens et leurs familles furent atteints par la fièvre typhoïde. On leur donna des soins à domicile ; ce n'était pas un grave danger pour la prison. Mais ce qui devint le plus inquiétant au point de vue de l'invasion de la maladie dans la Maison d'arrêt, ce sont les deux cas suivants :

En effet, le petit garçon du concierge âgé de 5 ans, présenta pendant quelques jours des symptômes cérébraux inquiétants. Sa convalescence traîna en longueur et elle n'était pas terminée lorsque son père se trouva lui-même atteint de fièvre typhoïde vers la fin du mois d'août.

Cet homme et son enfant furent traités dans le logement qu'ils habitent à la Maison d'arrêt. Tous les moyens de désinfection furent appliqués avec un redoublement de soins, aux appartements, aux vête-

ments, aux déjections des malades et l'isolement qui était relativement possible, fut rigoureusement maintenu. La maladie put ainsi être limitée à ce logement que l'on nettoya ensuite à fond et que l'on soumit à des fumigations.

Si pendant ces deux années de 1887 et 1888, la Maison d'arrêt du Havre se trouva préservée de deux terribles maladies, la fièvre typhoïde et la variole, qui régnaient dans toutes les rues voisines et occasionnaient plusieurs décès dans une maison située en face même de l'entrée de l'établissement, reconnaissons encore une fois qu'une grande partie de cette immunité était due aux soins hygiéniques qui furent pris à la prison.

Année 1889.

Bien que la fièvre typhoïde occasionnât encore 91 décès au Havre pendant l'année 1889, bien que la variole régnât encore en ville à l'état épidémique pendant le premier semestre 1889, il n'y eut aucun cas de ces maladies dans la Maison d'arrêt. Parmi les autres affections relevées sur les registres se trouvent seulement deux cas d'affections contagieuses, un de rougeole, un d'angine couenneuse. Il n'y eut que deux décès.

Un jeune homme de 28 ans parvenu à la dernière période de la phtisie pulmonaire, succomba le 23

mars ; un enfant né dans la Maison le 6 avril, mourut le 6 mai par suite de faiblesse congénitale.

Il entra à la Maison d'arrêt :

3251 hommes

1148 femmes

Soit un total de 4499 personnes qui comme toujours furent toutes examinées à leur entrée. Pendant le cours de l'année ;

1.320 hommes

317 femmes

Se sont présentés à la consultation quotidienne.

Le nombre de malades traités dans les infirmeries se trouva être : 125 dans le quartier des hommes, 16 dans le quartier des femmes. Cette année le nombre des journées d'infirmerie se trouva être au-dessous de la moyenne.

Pendant les années 1887, 1888, 1889, les denrées alimentaires, le pain, la viande, les légumes, la graisse, les vivres de cantine furent l'objet d'une surveillance la plus active. Elles furent généralement bonnes et ne donnèrent lieu qu'à quelques observations de détail sans importance.

Année 1890.

Le nombre des détenus fut moindre pendant cette année, et cependant il y a eu plus de décès, puisque

Sévin

6

nous en avons 13 à signaler appartenant tous au sexe masculin. Il se présenta à la maison d'arrêt :

3063 hommes

996 femmes

37 militaires

Soit 4096 individus.

Pendant le cours de l'année 1890.

1560 hommes

367 femmes

Se présentèrent à la consultation. Les consultations furent surtout nombreuses pendant le premier trimestre et plus particulièrement pendant le mois de janvier lors de l'épidémie d'influenza. Pendant cette période on eut beaucoup à déplorer l'exiguïté des infirmeries. Tous les lits se trouvaient occupés par des malades gravement atteints, de sorte que l'on se vit obligé de donner des soins à des hommes et à des femmes continuant à séjourner dans les ateliers et les dortoirs communs.

Il n'y eut pas un seul cas de variole à la prison. Mais, comme il arrive presque tous les ans, quelques cas de cholérine furent observés parmi les détenus des deux sexes. Deux cas en juillet et un en août présentèrent des symptômes assez graves, tels que cyanose, refroidissement, crampes, etc. A signaler un seul cas de diphtérie chez un détenu adulte, sans trop de gravité. Le malade fut isolé et

après sa guérison; on procéda à la désinfection minutieuse et de ses vêtements et de la pièce qu'il avait occupée.

Influenza. — Cette affection épidémique fit son apparition au Havre dès le mois de novembre 1889, mais elle ne se manifesta que par des cas peu nombreux et peu graves, disséminés en ville jusque vers le 25 décembre.

A partir de cette date, le nombre des personnes atteintes alla très rapidement en augmentant et ce nombre devint considérable pendant la première quinzaine de janvier 1890. Il y eut peu de maisons, peu de familles épargnées pendant cette période de maximum épidémique. La décroissance de l'épidémie fut rapide; cependant elle se prolongea jusqu'à la fin du mois de mars. Les symptômes du côté des voies respiratoires furent dominants, toutefois les formes abdominales et nerveuses, sans accidents du côté du thorax, ne furent pas rares. La forme gastro-intestinale donna lieu généralement à des accidents moins graves, mais se montra beaucoup plus tenace; plusieurs sujets de la prison présentèrent une éruption exanthématique variable d'intensité et de durée minime.

Parmi les individus atteints par l'influenza ceux qui avaient des affections antérieures, telles que bronchite chronique, catarrhe pulmonaire, phthisie pulmonaire, maladies organiques du cœur, succombèrent en grand nombre. Pendant le mois de janvier six détenus moururent. Les complications

graves, causes de la mort, furent la bronchite capillaire, la congestion pulmonaire et la pneumonie infectieuse.

Si les victimes furent si nombreuses à la Maison d'arrêt pendant le mois de janvier, c'est qu'il arriva à cette époque beaucoup de détenus, usés par des excès de toute sorte, en proie à la misère physiologique et chez lesquels l'alcoolisme réduisait au minimum la force de résistance aux causes de la maladie. Il faut également citer l'humidité des murailles de la maison, humidité occasionnée par le mauvais état des chenaux. Ces chenaux, il est vrai, étaient réparés depuis quelque temps déjà, mais les murailles très épaisses, imprégnées d'eau sur des hauteurs de plus d'un mètre en certains endroits, ne pouvaient sécher qu'avec le temps. Cette humidité qui rend excessivement froids les locaux où elle existe et qui persista un temps assez long, ne dut certes pas être étrangère à la gravité de l'épidémie de la grippe.

Les femmes payèrent un tribut beaucoup moins fort que les hommes à la maladie. Comme accidents secondaires, on observa quelques ophthalmies persistantes et de nombreuses otites moyennes suppurées. Ainsi de toutes les épidémies dont nous avons déjà parlé, celle de la grippe a été la plus meurtrière pour les détenus. Il y eut 13 morts appartenant tous au sexe masculin.

Année 1891.

En cette année, il entra à la Maison d'arrêt :

3546 hommes

1182 femmes

16 militaires

Soit 4744 individus.

Quatre décès eurent lieu ; trois à l'infirmerie des hommes, un à l'infirmerie des femmes. A la consultation il se présenta

1526 hommes

319 femmes

151 hommes et 41 femmes entrèrent à l'infirmerie. Le nombre des journées d'infirmerie s'éleva à 1.403 près de 7 jours 1/2 par malade.

7 détenus, 3 hommes et 4 femmes furent atteints de fièvre typhoïde ; six cas furent bénins. Le septième cas, observé à l'infirmerie des hommes au mois d'avril, se présenta avec des symptômes thoraciques inquiétants qui persistèrent pendant quelques jours. Les précautions hygiéniques énoncées dans les pages précédentes se renouvelèrent avec soin.

La grippe qui, l'année précédente, avait fait de nombreuses victimes à la Maison d'arrêt, réapparut encore cette année et atteignit neuf hommes et cinq

femmes que l'on admit dans les infirmeries. Mais cette affection ne présenta pas les symptômes graves de l'année d'avant. Elle n'occasionna, en effet, aucun décès. Depuis le mois de juin 1887 jusqu'au mois de novembre 1891, aucun cas de variole n'avait été observé à la Maison d'arrêt. Mais voilà qu'un détenu venu de Lille où régnait la variole, apporta la maladie dans la prison, pendant la dernière quinzaine de novembre, alors qu'il n'existait aucun cas dans la ville.

Le détenu en question, âgé de 19 ans, d'une constitution chétive, transféré après avoir séjourné à la prison de Lille, arrivait au Havre le 14 novembre.

Peu de jours après son entrée à la prison il était déjà souffrant; le 27 novembre, il était admis à l'Infirmerie. L'éruption commençait à apparaître et bien que discrète présentait un très mauvais aspect. Quelques pétéchies constatées sur les jambes rendaient le pronostic grave. Cependant la maladie suivit son cours sans incidents et le varioleux était guéri le 16 décembre. Pour l'isoler on fit évacuer une des deux salles de l'infirmerie, habituellement réservée aux galeux.

Là ne devait pas s'arrêter le mal; malgré les précautions, vaccinations et revaccinations, isolement dans la mesure possible, le 14 décembre, un détenu de 15 ans était reconnu atteint de variole discrète. Aussitôt il fut isolé à l'infirmerie. Jusqu'au 30 décembre, rien de nouveau, les deux malades précédents étaient guéris; on les avait baignés à plusieurs

réprises, leurs vêtements et leurs objets de literie avaient été soigneusement désinfectés. Il était presque permis d'espérer que l'importation n'aurait pas d'autres suites, lorsque le 31 décembre, se présenta à la consultation, un détenu âgé de 46 ans, ayant de la fièvre, des nausées, des douleurs dans les reins, symptômes précurseurs de l'éruption. Ce détenu fut atteint de variole confluente, mais à marche régulière.

Nous sommes obligé d'anticiper et nous poursuivons cette étude jusqu'au 3 mars 1892. Dix sept détenus furent frappés par le fléau. Parmi eux il y eut : cinq varioles confluentes, sept discrètes, cinq varioïdes. En face de ce danger, les mesures prophylactiques appliquées, consistèrent dans l'isolement, la désinfection du milieu habité par les malades et dans les autres locaux de l'établissement, la revaccination. Les détenus atteints de variole restèrent à l'infirmerie jusqu'à complète guérison et seulement renvoyés lorsqu'ils ne présentaient plus aucun danger d'infection. Le contenu des paillasses fut brûlé ; les couvertures, draps, matelas, chemises, etc., ne furent remis au lavage qu'après avoir été soumis dans une cellule à une fumigation sulfureuse prolongée et plongés dans l'eau bouillante. Avec toutes ces précautions, le quartier des femmes resta indemne. La variole ayant envahi la maison d'arrêt, il importait de prendre en outre toutes les précautions pour l'empêcher de s'étendre non seulement dans la maison, mais encore de se propager tant en ville que

dans les établissements pénitentiaires sur lesquels des détenus devaient être dirigés. Pour cela tous les détenus furent revaccinés avec soin ainsi que le personnel de surveillance et ceux qui devaient partir encore plus surveillés que les autres.

Quelques-uns des détenus malades, arrivés à l'heure de la libération, alors qu'ils restaient encore dans cet état où la transmission est possible, furent transportés au nouvel hôpital du Havre, sur le sommet de la côte où sont installés des pavillons pour les maladies contagieuses.

Si dans cette année 1891, la prison fut frappée par l'épidémie alors que la population de la ville resta indemne, il faut reconnaître encore que les mesures d'hygiène rigoureusement appliquées et observées aidèrent puissamment à cette immunité et que le zèle déployé par le médecin chef et le personnel de surveillance fut couronné de succès.

Année 1892.

Cette année est remarquable par l'apparition du choléra qui ravagea d'une manière effroyable la population Havraise. L'épidémie éclatait le 15 août avec une soudaineté effrayante, après avoir donné quelques cas sans trop de gravité puisqu'il n'y eut pas de morts. Le Havre avait à cette époque, les 13, 14 et 15 août, une fête internationale de sapeurs-pompiers qui attira dans la ville plus de trente mille

visiteurs. Aussi dès le 16, la courbe ascendante des cas monte rapidement et celle des entrées et des décès aux hôpitaux suit une marche parallèle. Il est évident que cette fête des pompiers fut un véritable coup de fouet donné à la maladie en multipliant les occasions de contact.

Le choléra continua à sévir jusqu'au 15 novembre avec un maximum aux mois d'août et septembre. Près de 1,600 cas furent constatés avec 800 décès. Il s'annonça comme effroyablement meurtrier après le 16 août donnant 48 décès sur les 50 premiers malades entrés au nouvel Hôpital.

A cette vue, le Maire du Havre, sur l'avis des médecins prit un arrêté pour enrayer autant que possible la terrible maladie. A la maison d'arrêt, les mesures furent encore plus sévères. Pas un entrant qui ne fût examiné avec le soin le plus scrupuleux et l'attention la plus complète. Tous ses vêtements étaient rigoureusement désinfectés ainsi que lui-même et de plus pendant la crise la plus violente de la maladie, on l'isolait pendant quelques jours en observation. Pas un instant on ne se départit de ces sages précautions. Aussi les efforts que l'on avait faits réussirent complètement. Aucun cas de choléra ne fut observé à la maison d'arrêt.

Mais il y eut plusieurs cas de variole, avec un décès. Aussitôt le premier cas apparut, on prit les mesures d'usage à savoir vaccinations et revaccinations. Remarquons la fréquence de cette dernière maladie à la maison d'arrêt. Il ne se passe pas

d'années où l'on en constate plusieurs cas. Il nous semble qu'il serait rationnel de vacciner ou de revacciner chaque entrant systématiquement, à moins qu'il ne fût sorti que depuis peu de temps.

Il entra pendant l'année 1892 :

4027 hommes.

1117 femmes.

Soit 5144 individus. Il se présenta à la consultation :

1475 hommes.

387 femmes.

180 malades furent traités à l'infirmerie des hommes avec 8 décès, 43 à l'infirmerie des femmes avec 3 décès.

Année 1893.

Cette année présente un intérêt particulier. En effet, il faut noter ceci : les cas de fièvre typhoïde se trouvèrent être plus nombreux à la Maison d'Arrêt qu'en 1887 et 1888, où cette maladie régna en ville à l'état d'épidémie. On en signale 20 cas. Reconnaissons que les mesures d'hygiène quoique bien appliquées sont peut-être un peu moins rigoureuses alors qu'il n'existe point d'épidémie déclarée. Il y eut cette année un cas de choléra. C'était un marin qui vint à la prison atteint déjà par la maladie. Aussitôt on l'isola et le diagnos-

tic une fois certain, on le dirigea sur le nouvel hôpital pour assurer l'immunité des autres détenus. Le fléau s'arrêta là dans ses ravages.

A signaler cinq cas de scarlatine, sans caractère particulier de gravité et trois cas de rhumatisme articulaire aigu, tous plus ou moins graves.

Mais où le succès devint éclatant, c'est dans les deux faits suivants. En effet, deux accouchements furent pratiqués dans le courant de janvier et cela dans une infirmerie de six lits, où se trouvaient une femme atteinte d'érysipèle et une autre de salpingo-ovarite suppuré avec de la péritonite et 40° de température. Tout médecin frémira en songeant à ces choses. Ce n'est qu'à force d'antisepsie et de soins qu'on arriva à sauvegarder ces deux malheureuses dont les suites de couches se terminèrent normalement. On avait bien pensé à les isoler dans une cellule mais comment le faire, puisqu'il n'existe aucun moyen de chauffage permettant d'obtenir la température nécessaire et hygiénique. Il fallut se contenter de faire l'isolement autour du lit même des malades.

Cette année il entra :

3897 hommes.

1265 femmes.

53 militaires.

Soit 5215 personnes. Il vint à la consultation quotidienne :

1566 hommes.

349 femmes.

Entrèrent à l'infirmerie :

147 hommes.

80 femmes.

pour des affections diverses et sur le nombre sept succombèrent.

Années 1894-1895.

Aucun fait particulièrement intéressant n'a marqué ces deux dernières années. Les mesures habituelles furent prises pour assurer la santé aux pensionnaires de la Prison et l'hygiène générale resta bonne.

Le mouvement de la population détenue monta pour 1894 à 4694 individus dont :

3636 hommes.

1058 femmes.

Il y eut deux décès seulement ; 1808 malades se présentèrent à la consultation.

En 1895, les entrées atteignirent le chiffre de 4324 se répartissant comme suit :

3306 hommes.

986 femmes.

35 militaires.

Le nombre des consultations fut 2000 :

1865 hommes.

435 femmes.

et il y eut six décès.

En résumé, l'on conviendra avec nous que, malgré l'étroitesse de la Maison d'Arrêt, malgré un chauffage défectueux, une aération insuffisante par suite du manque de cube d'air que doit avoir chaque homme d'après les règles de l'hygiène, malgré enfin la misère physiologique et toutes les tares dont sont affectés les prisonniers, l'état sanitaire a été bon. Nous en donnerons une seule preuve relativement à la fièvre typhoïde. En temps ordinaire, il y a en ville au moins un cas sur 100 habitants et un décès pour 1000, tandis qu'à la Prison il y a un peu plus d'un cas pour 1000 et à peine un décès pour 4000. De plus nous avons vu que dans plusieurs épidémies à la Prison, le quartier des femmes resta sans être touché. Ce sont là les résultats d'une hygiène sagement appliquée.

Années		1886	1887	1888	1889	1890	1891	1892	1893	1894	1895
Nombre des détenus		4669	4731	5012	4499	4096	4744	5144	5215	4694	4324
Malades traités dans les infirmeries		151	125	119	141	161	192	223	227	148	198
Décès avec la nature des maladies											
Pneumonie.....			2	1		1	1	1			
Pleurésie.....	1							1	1		
Affections cérébrales.....	1			3		1	1		1		
Affections cardiaques.....	1		1	1				3	1		1
Phisie pulmonaire.....	3		1	1	1	2		1	2	1	4
Bronchite.....				1				1			
Grippe ou Influenza.....				1		6	2	1		1	
Entérite chronique.....				1							
Cyrrhose. — Alcoolisme chronique.....	1										
Cachexie sénile.....				3							
Saturnisme.....			1								
Diphtérie.....				1							
Erysipèle.....						1				1	
Variole.....								1			
Fièvre typhoïde.....			1			1		1	3		1
Enfants.....	1				1	1					
Totaux.....		8	6	11	2	13	4	11	7	2	6



CONCLUSION

Nous n'avons abordé dans ce modeste travail qu'une partie de la tâche imposée à l'hygiéniste. En effet, comme l'a dit, M. le Professeur Proust (1) dont la haute compétence est indiscutable en la matière, « l'hygiène dans la large et compréhensive acception du mot, comporte l'étude de toutes les conditions qui assurent la prospérité de l'individu et de l'espèce, qui les améliorent moralement et physiquement, en un mot qui favorisent et activent leur évolution. » Ici nous avons seulement essayé de montrer ce que l'on peut obtenir au point de vue de la prophylaxie des maladies épidémiques et contagieuses.

Concluons :

1. Proust. *Traité d'hygiène*, page 9.

1° L'hygiène bien comprise et judicieusement pratiquée doit tendre à protéger l'homme contre ces terribles épidémies qui, il y a quelques années encore, décimèrent un si grand nombre de populations et à lui fournir les moyens de lutter contre le fléau envahisseur de manière à en atténuer les nuisibles effets.

2° Dans les établissements où existe une direction unique, comme dans les prisons, on peut arriver avec des conditions même défectueuse à diminuer la mortalité et à la rendre moindre même que dans les agglomérations libres en faisant appliquer les règles de l'hygiène auxquels tous peuvent être soumis par la volonté dirigeante.

3° On doit essayer par tous les moyens de faire pénétrer dans l'esprit de l'homme les principes de l'hygiène pour qu'il se les applique et il est du devoir du médecin de toujours les lui recommander.

4° Ce sera une des gloires de notre siècle d'avoir entrepris de prolonger la vie de l'individu en lui montrant les moyens à suivre pour se mettre à l'abri d'un grand nombre d'affections contagieuses dont nos ancêtres ont été trop souvent et en trop grand nombre les tristes victimes.

Vu par le Président de la thèse,
LABOULBÈNE.

Vu : le Doyen,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.



INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- VILLERMÉ. — Mémoire sur la mortalité dans les prisons.
Annales de l'hygiène publique et de médecine légale, 1829,
t. I. — Art. Prisons du Dictionnaire en 60 volumes.
- D' ESPINE. — Rapport sur un point de l'hygiène des prisons.
Annales d'hygiène publique et de médecine légale,
1839.
- BOILEAU CASTELNEAU. — Note sur l'influence de la dé-
tention sur la santé des détenus de la Maison centrale
de Nîmes. Annales d'hygiène publique et de médecine
légale, 1839.
- FERRUS. — Des prisonniers de l'emprisonnement et des pri-
sons. G. Baillière, Paris, 1849.
- CH. COINDET. — Observations sur l'hygiène des condam-
nés détenus à la prison de Genève. Annales d'hygiène
publique et de médecine légale, 1839.
- TARDIEU. — Art. Système pénitentiaire du Dictionnaire d'hy-
giène publique et de salubrité, 1832.

LAURENT. — Les maladies des prisonniers, étude d'hygiène pénitentiaire. Paris. Société d'éditions scientifiques, 1892.

PROUST. — Traité d'hygiène. G. Masson. Paris, 1881.

RIFF. — Du rôle de l'encombrement dans la pathogénie des maladies. Th. de Paris, 1878.

ARMAND B. PAULIER. — Manuel d'hygiène publique et privée. Paris, Octave Doin, 1877.

D^r LAUNAY. — Rapports médicaux de la Maison d'arrêt du Havre, 1886-1896.



